

LA CHANOINESSE
1789-1793

DANS LA MÊME COLLECTION
« **BIBLIOTHÈQUE LORRAINE** »

COLETTE BAUDOCHE *suivi de* LA COLLINE INSPIRÉE
MAURICE BARRÈS

JEAN DES BREBIS OU LE LIVRE DE LA MISÈRE *suivi de*
LE ROUET D'IVOIRE – ENFANCES LORRAINES
ÉMILE MOSELLY

TERRES LORRAINES *suivi de* LES HALEURS
ÉMILE MOSELLY

OISEAUX DE PASSAGE : RIMES FANTASTIQUES, RIMES D'ÉBÈNE
STANISLAS DE GUAITA
suivi de UN RÉNOVATEUR DE L'OCCULTISME STANISLAS DE GUAITA
(1861–1898) PAR MAURICE BARRÈS

BALTUS LE LORRAIN *suivi de* LE CHAPEAU DE SOIE
RENÉ BAZIN

LA CHANOINESSE
1789–1793

André Theuriet

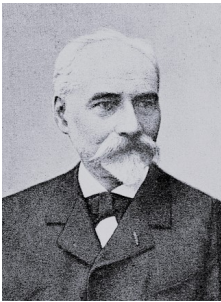


Éditions JALON, 2024

© 2024, Éditions JALON. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-85-1
Dépôt légal : octobre 2024

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Romancier prolifique à succès, avec une soixantaine de romans à son actif, André Theuriet (1833–1907) fut également poète et dramaturge.



Il a reçu de nombreux honneurs et distinctions : chevalier de la légion d'honneur, président de la Société des gens de Lettres, membre de l'Académie française (où il succède à Alexandre Dumas fils) et même maire de Bourg-la-Reine où il a résidé à partir de 1893.

Dans *La Chanoinesse*, André Theuriet dépeint la vie provinciale à Bar-le-Duc et dans la Meuse pendant la Révolution. L'auteur est très lié à cette région dont sa mère est originaire et où il a vécu une grande partie de son enfance et de sa scolarité :

*C'est à Bar-le-Duc, où je suis resté jusqu'à ma dix-huitième année, que j'ai goûté les émotions, les joies et les émerveillements de l'enfance ; c'est là, que mes désirs d'écolier se sont éveillés, que mon cœur d'adolescent a battu ; là que chaque arbre, chaque ligne d'horizon, chaque coin de rue me racontent encore aujourd'hui des histoires familières.*¹

Theuriet s'appuie sur une documentation historique solide et montre un réel talent de conteur : il sait donner beaucoup d'intensité et de vie à des épisodes locaux, comme l'assassinat à Bar-le-Duc du marchand

¹ *Souvenirs des vertes saisons : années de printemps-jours d'été*, André Theuriet, P. Ollendorff (Paris), 1904.

de grains André Pélissier le 27 juillet 1789² et l'inauguration du buste de Mirabeau³ ainsi que des épisodes d'importance nationale, comme la fuite du roi à Varennes en juin 1791 et l'invasion austro-prussienne arrêtée à Valmy en septembre 1792.

La Chanoinesse relate la passion amoureuse qui se noue entre François Baujard, un jeune député républicain du tiers état, et Hyacinthe d'Eriseul, une séduisante chanoinesse⁴ de l'abbaye de Poulangy. Leur relation pâtit des initiatives imprudentes de la jeune femme, royaliste exaltée, et se heurte à la vengeance féroce du sans-culotte Julius-Junius Renard, soupirant éconduit par la chanoinesse.

Ce roman est très représentatif de l'œuvre romanesque d'André Theuriet avec comme ingrédients une intrigue amoureuse, la vie des gens des villes et villages de province, la communion avec la nature et un dénouement le plus souvent dramatique.

Paul Verlaine analyse ce « *ravissant romancier* » en ces termes :

*Theuriet a su d'emblée et délicieusement, facilement, non sans originalité après l'incomparable George Sand, ni sans audace en face du Naturalisme, [...] Theuriet sut aborder le roman « idéaliste », [...] cette forme dernière de la grâce discrète et du bon goût proprement dit dans notre littérature d'imagination.*⁵

² *La Révolution Française à Bar-le-Duc : parole contrôlée, parole libérée ?*, Laurent Jalabert, dans *La parole publique en ville*, S. Simiz (éditeur), Presses universitaires du Septentrion, 2012, note 22.

³ Laurent Jalabert, *op. cit.*, note 31. Jalabert situe l'événement le 22 avril 1792 alors que Theuriet le situe le 22 avril 1791, quelques jours seulement après la mort de Mirabeau le 2 avril 1791.

⁴ Chanoinesse : jeune fille noble, non liée par des vœux.

⁵ *Œuvres complètes de Paul Verlaine*, Tome cinquième, Édition Léon Vannier, 1901–1905, pp. 472–473.

PREMIÈRE PARTIE

1789

I – VENTRES AFFAMÉS

En 1788, année de sécheresse, la récolte avait manqué presque partout. L'hiver qui suivit fut exceptionnellement dur. De novembre à décembre, le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro et comme, malgré cet excessif abaissement de température, la neige n'apparut que très tard, les semailles d'octobre gelèrent. Les espérances fondées sur la moisson de 1789 se trouvèrent ainsi elles-mêmes détruites en germe. Les approvisionnements étaient insuffisants. Dès le mois de mars, la famine commença à creuser les visages hâves des pauvres gens et à épeurer les cultivateurs, qui cadennassèrent prudemment les coffres de leurs greniers.

Dans les provinces de l'Est où le froid avait été rude, la disette se fit vite sentir, notamment dans le Barrois, pays vignoble et boisé où la culture des céréales offrait peu de ressources. La capitale de cet ancien duché, Bar-le-Duc, dont la population se composait en majorité de petits boutiquiers, de vigneron et de tisserands, souffrit cruellement de la faim. Au moment de l'ouverture des États-Généraux, la municipalité constatait qu'elle avait dix mille bouches à nourrir et qu'il existait à peine dans les magasins et chez les particuliers trente mille boisseaux de froment. Cette précaire situation fut encore aggravée par un concours de malchances et de funestes chapechutes. Tout s'en mêlait : de fréquents séjours de troupes appauvrissaient la réserve de grain ; les vendanges de 1788 n'avaient presque rien produit et les propriétaires, privés de leur principal revenu, serraient les cordons de leur bourse. Le commerce allait mal ; la noblesse, qui boudait, restreignait ses dépenses et se claquemurait dans ses hôtels. Les filatures et les fabriques de

cotonnades chôchèrent. En plein été, on vit les tisserands oisifs errer, le ventre vide et les bras ballants, dans le faubourg de Véel, tandis que leurs femmes en haillons assiégeaient les portes des boulangeries.

Les gens qui ont déjà grand'peine à vivre de leur travail quand le pain est à bon marché, sont pris de mortelles transes lorsque le chômage vient se joindre à la disette. Les nerfs deviennent irritables, les têtes se montent, les âmes s'affolent. On veut trouver une cause à cette misère imméritée et on cherche rageusement à en faire supporter la responsabilité à quelque mystérieux bouc émissaire.

À Bar-le-Duc, les tisserands qui s'attroupaient dans les carrefours ou qui trompaient leur faim dans les cabarets, avaient tous à la bouche le nom d'un bourgeois de la ville, qu'ils accusaient de leurs maux et que la rumeur publique désignait comme un audacieux accapareur : André Pélissier. Originaire de la Beauce, ce Pélissier était négociant en grains. Homme habile, actif et opiniâtre, il s'était, en effet, rapidement enrichi dans le commerce des céréales et avait acheté aux d'Alençon un confortable logis, situé entre cour et jardin, qu'il habitait avec sa famille. Il n'ignorait pas les propos fâcheux qui couraient sur son compte et que la malignité de ses compatriotes se plaisait à exagérer ; mais avec l'assurance que donne le succès, il n'en avait cure et continuait de vaquer imperturbablement à ses affaires. Son renom d'habileté et de solidité commerciales suffisait à tranquilliser sa conscience. D'ailleurs, au début de l'hiver et de la disette, une députation du corps municipal n'était-elle pas venue officiellement le remercier du soin qu'il avait pris pour le prompt approvisionnement des magasins ? Ayant rempli son devoir, tout en se procurant d'honnêtes bénéfices, il vivait en parfaite sécurité et dédaignait les menaces qui montaient des faubourgs, comme un orage toujours grossissant.

L'assemblée des notables avait été convoquée le 27 juillet 1789, dans l'ancienne église Saint-Maxe, pour voter une adresse de remerciements à l'Assemblée nationale qui venait de décréter la création d'un comité des subsistances. Pélissier, l'un des principaux commerçants de la ville, n'avait garde de manquer à cette réunion et, vers quatre heures de l'après-midi, il quittait sa maison de la rue du Cygne pour se rendre à Saint-Maxe.